

TRANSPHOBIE PSYCHANALYTIQUE OU LE TRAUMA GÉNÉRALISÉ DU GENRE

[Nicolas Evzonas](#)

Laboratoire CRPMS, Université de Paris | « [Recherches en psychanalyse](#) »

2020/2 N° 30 | pages 103 à 112

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-recherches-en-psychanalyse-2020-2-page-103.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Laboratoire CRPMS, Université de Paris.

© Laboratoire CRPMS, Université de Paris. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Transphobie psychanalytique ou le trauma généralisé du genre

Psychoanalytic Transphobia or a Generalized Gender Trauma

[En ligne] 30 décembre 2020

Nicolas Evzonas

Résumé :

Cet article propose une exploration des préjugés psychanalytiques vis-à-vis des subjectivités transgenres. L'auteur se focalise de prime abord sur les infiltrations socioculturelles des concepts métapsychologiques en montrant comment l'opinion populaire contamine la neutralité scientifique. Puis, il structure son argument autour d'un traumatisme général et d'une incertitude universelle de genre. Dans cette perspective, l'idéalisation de l'identité fixe et immuable, cohérente et authentique, est comprise comme une défense contre les angoisses primitives d'empiètement et d'engloutissement par l'autre.

Abstract:

This article explores the psychoanalytic biases towards trans subjectivities. First, the author focuses on the socio-cultural infiltration of metapsychological concepts, showing how doxa contaminates scientific neutrality. Then, he posits a general gender trauma and a universal gender uncertainty. In this perspective, the idealization of fixed and immutable, coherent and authentic identity is understood as a defense against the primitive anxieties of intrusion and engulfment by the other.

Mots-clés : trauma, transgenre, binarisme sexuel, homosexualité

Keywords: trauma, transgender, sexual binary, homosexuality

Plan :

La métapsychologie et la doxa

Métapsychologie et angoisses primitives

Remarques conclusives

L'auteur :

Nicolas Evzonas

Docteur ès Lettres, psychologue clinicien, chercheur en psychanalyse.¹ CRPMS (Centre de Recherche en Psychanalyse, Médecine et Société), EA 3522, Université de Paris.

Université de Paris
UFR IHSS
Bâtiment Olympe de Gouges
8, rue Albert Einstein
75013 Paris
France

Référence électronique

Nicolas Evzonas, « Transphobie psychanalytique ou le trauma généralisé du genre », *Research in Psychoanalysis* [En ligne], 30|2020/2, mis en ligne le 30 décembre 2020.

Texte intégral

Droits d'auteur

Tous droits réservés

Déclaration de conflits d'intérêt

Nicolas Evzonas déclare ne pas avoir de conflit d'intérêt en lien avec le texte publié.

Dans la préface du récit autobiographique d'Herculine Barbin, Foucault (1980) relève l'obsession propre à la médecine et à la justice du XIX^e siècle de définir l'identité sexuelle des personnes pourvues d'un appareil génital atypique. L'impitoyable acharnement des experts en vue de révéler le « vrai sexe » d'Herculine Barbin conduit ce dernier au suicide, car le sexe qui lui est assigné est incompatible avec sa perception subjective et sa vérité intérieure ou avec ce que l'on appellerait aujourd'hui son expérience de genre.

Il est particulièrement intrigant de constater que la psychanalyse, qui a marqué un tournant épistémologique au regard de l'approche de la vérité en mettant en exergue la réalité psychique complexe de l'être humain décentré par son inconscient, tend à régresser vers une conception univoque et linéaire de la vérité matérielle du corps lorsqu'il s'agit de l'identité de genre. Qu'est-ce qui fait que les analystes s'accrochent avec autant de ferveur à la concrétude anatomique et à la différence sexuelle binaire en réduisant et stigmatisant les multiples variances de genre ? Comment comprendre l'agressivité non élaborée et les velléités normalisatrices qui transparaissent dans de nombreuses études psychanalytiques dédiées aux sujets non conformes aux normes hégémoniques (Faure-Oppenheimer, 1980 ; Millot, 1983 ; Czermak & Frignet, 1996 ; Castel, 2003 ; Chiland, 2011) ? On peut considérer que les interprétations violentes et les étiquettes diagnostiques pathologisantes appliquées de manière irréfléchie par un grand nombre de praticiens, contaminés par les angoisses collectives du champ psychanalytique, confinent à la transphobie.

Rappelons l'élargissement définitionnel de ce terme par Alessandrin et Espineira (2015), qui couvre désormais non seulement le rejet conscient des transidentités mais aussi ce que ces auteurs nomment « les allants de soi cisgenres » ou, pour paraphraser Sedgwick (1990), les « privilèges épistémologiques » ininterrogés de l'identité cis et *a contrario* les stéréotypes de genre en défaveur des trans. On pourrait parler en l'espèce d'un solipsisme psychanalytique cis-genre, qui va souvent de pair avec un narcissisme blanc, bourgeois et hétérosexuel. Cette clôture narcissique, réfractaire au mélange et à la différence, est susceptible de réitérer l'exclusion dont le sujet transgenre fait souvent l'objet et d'amplifier sa détresse. Hansbury (2017) évoque la colonisation de la population trans par des interprétations métapsychologiques coercitives à même de détruire l'espace psychique plutôt que de le recréer. Faut-il se cantonner au sens métaphorique de cette colonisation ? L'analyste qui s'exprime sur la scène publique et qui confond l'autorité que lui confère le transfert avec une mission culturelle consistant à légiférer sur le bon et le mauvais genre n'applique-t-il pas une approche oppressive et ne condamne-t-il pas le sujet minoritaire à un ostracisme social ?

Dans le cadre de cette présentation, nous tenterons d'illustrer la surdétermination des préjugés psychanalytiques vis-à-vis des individus trans. Dans un premier temps, nous nous focaliserons sur les infiltrations socioculturelles des concepts métapsychologiques, en montrant comment l'opinion populaire, la doxa, contamine la neutralité scientifique. Dans un second mouvement, nous plaiderons en

faveur d'un traumatisme généralisé et d'une incertitude universelle de genre. Dans cette perspective, la surenchère sur une identité fixe et immuable, cohérente et authentique sera comprise comme une défense contre les angoisses primitives d'empiètement, de dislocation et d'engloutissement par l'autre. Nous considérerons ainsi les constructions métapsychologiques réductrices, fondées sur la réalité perceptive des organes génitaux, comme un traumatisme propre à la psychanalyse. En analysant les mécanismes qui sous-tendent la décomplexification du genre et sa réduction fétichiste à une vérité littérale, notre objectif est de contribuer à la mentalisation de ce traumatisme transgénérationnel de la psychanalyse avec ses conséquences cliniques, épistémologiques et politiques.

La métapsychologie et la doxa

Alors que Freud (1915 b) soutient que les psychanalystes manient des outils inflammables, faisant allusion aux moments de la cure où le transfert flambe à cause de l'effervescence pulsionnelle, Harris (2009) affirme que l'analyste travaille avec des outils contaminés par la culture, reformulant de manière concise ce que Horney (1926) avait développé dans ses analyses novatrices dans la première moitié du XX^e siècle. Neyraut (1974), lui, évoque l'existence d'un transfert antérieur à la situation analytique, indissociable du développement historique de la pensée psychanalytique et des normes socioculturelles qui encadrent ce développement. Autrement dit, il existerait un savoir pré-transférentiel, idéologiquement chargé, capable d'orienter mais aussi de désorienter l'écoute de l'analyste. Aulagnier (1984) renchérit quant à elle sur l'aporie inhérente au « métier impossible » de l'analyste, c'est-à-dire l'exigence d'accomplir deux fonctions paradoxales dans l'espace de la cure : celle de « sujet supposé savoir » et celle de « sujet supposé ignorant ». Toutes ces conceptions mettent en relief les défis transférentiels et notamment la difficulté de concilier une métapsychologie, historiquement et culturellement « située » (*situated knowledge*), avec l'attention également flottante censée mettre en suspens le déjà-su pour laisser émerger l'inconnu.

Dans le cas des transidentités, cette complexité atteint un degré paroxystique puisque l'écoute analytique tend par trop souvent à devenir sourde à la parole singulière du sujet et à se laisser parasiter par les préjugés les plus communs. La réduction systématique des transidentités à des psychoses, des pathologies limites ou des jouissances perverses, l'amalgame entre identité trans et homosexualité, le rappel à l'ordre réel ou symbolique de l'irrévocable différence sexuelle pour garantir la santé mentale, ainsi que le « mégenrage » et le « *deadnaming* » intentionnel des patients méritent d'être interrogés de prime abord à l'aune du binarisme de genre profondément ancré dans notre culture.

Dans son ouvrage magistral, *La Fabrique du sexe*, Laqueur (1990) montre que la pensée occidentale s'échafauda initialement autour d'un sexe unique. Dès l'Antiquité, Aristote avec la définition de l'ordre des êtres et Galien avec celle du corpus anatomique, fondent ce modèle qui domina jusqu'au XVIII^e siècle et dans lequel le genre définit le sexe : les hommes et les femmes sont rangés suivant leur degré de perfection métaphysique le long d'un axe, le summum de la perfection étant représenté par l'homme. Sur le plan anatomique, la seule différence entre les hommes et les femmes réside dans le positionnement de leurs organes génitaux, identiques, à l'intérieur du corps pour les femmes et à l'extérieur pour les hommes. Le genre est donc un fait immuable de la nature, dicté par la hiérarchie parfaite du cosmos ; le sexe, un effet de convention permettant de distinguer utilement dans l'unicité de l'anatomie.

Au XVIII^e siècle, une nouvelle conception émerge : celle des deux sexes. Contrairement à ce qui se passait avec le modèle précédent, le sexe définit désormais le genre. Et puisque, au niveau de l'anatomie comme de la physiologie, femmes et hommes sont incommensurablement différents, le genre définit dès lors des qualités, des vertus et des rôles « biologiquement » déterminés. Le sexe est un fait immuable de la nature, alors que le genre constitue un effet du déterminisme biologique dans l'univers des conventions culturelles, politiques, artistiques et sociales.

C'est dans ce contexte d'opposition radicale homme/femme, masculin/féminin et d'irrésistible conquête du monde occidental par le binarisme qu'émergent les théorisations métapsychologiques sur la castration, le tabou de l'inceste (toujours hétérosexuel, ainsi que le nuance Rubin, 1975), le roc biologique de la différence sexuelle sur lequel toute cure analytique viendrait buter et l'échec développemental imputé aux subjectivités qui remettent en question la complémentarité oppositionnelle des genres. Aux États-Unis, presque aucun psychanalyste n'a remis ces postulats en cause avant les années 1980. En France, même des théoriciennes révisionnistes créatives comme Chasseguet-Smirgel et McDougall (citées par Goldner, 2011) ont considéré que l'élimination des différences sexuelles conduirait à la psychose. Citons cet autre pronostic funeste proféré par Chasseguet-Smirgel (1976, p. 149) : « Trop d'accès à la féminité pour un garçon peut constituer un trauma irréparable et conduire à sa mort psychique ». On peut se demander : un trauma pour qui ? Pour le garçon ou pour l'ordre normatif ? Nous rappellerons aussi un extrait dans lequel Stoller (1968, p. 127) décrit les garçons féminins comme dotés d'aptitudes précoces pour la peinture, non seulement dans l'utilisation flamboyante des couleurs mais aussi dans les objets imaginatifs. Puis, sans explication adéquate, il dénonce cette créativité et cette flamboyance comme un beau signe de psychopathologie que le temps ou le traitement analytique éliminera. Ne peut-on pas lire dans le basculement abrupt de Stoller l'angoisse de la norme masquée sous un diagnostic ?

Afin de mieux saisir comment le canon social contamine le corpus psychanalytique, il importe de se référer à Lantéri-Laura, qui conçoit la science comme une forme de connaissance idéologique consécutive à l'incorporation des préjugés culturels. En témoigne un extrait tiré de son ouvrage paru en 1979, *Lecture des perversions* :

Le discours scientifique est à la fois connaissance (vraie ou présumée vraie) des phénomènes et connaissance des opinions sociales sur ces mêmes phénomènes. [...] En matière de perversion, nous ne pouvons oublier que c'est la *doxa* qui délimite le champ des phénomènes dont l'*épistémè* traitera : l'opinion sociale vient indiquer le domaine des comportements pervers et la connaissance scientifique reste à cet égard tributaire de l'opinion, même si elle modifie en cours de route l'étendue de ce champ [...]. Nous voyons ainsi que le discours psychiatrique s'avère second et que jamais il n'en veut convenir. Il présuppose un échantillonnage social des conduites, qui lui procure l'ensemble de ces comportements, qu'il reçoit pour perverses, mais il masque à la fois le procédé même de l'échantillonnage et les motifs d'éthique sociale qui l'ont déterminé dans ses particularités.

Lantéri-Laura montre que la médecine des perversions ne réalise pas la coupure épistémologique qu'elle prétend avoir effectuée par rapport au champ religieux et par rapport à la *doxa*. Il démonte ainsi le mécanisme de la pensée médico-psychiatrique à partir des présupposés dictés par l'éthique sociale et les bonnes mœurs.

L'analyse des perversions par Lantéri-Laura pourrait s'appliquer à la conception médicale et psychiatrique des transidentités, dont la psychanalyse serait l'héritière, ainsi que l'indique Ayouch (2015) qui propose une archéologie du dispositif de la prise en charge dudit « transsexualisme ». Nous citons :

La *doxa* ou opinion populaire circonscrit la pathologie transsexuelle dans le cadre du dimorphisme de genre qu'elle vient contrarier et la production du savoir médico-psychiatrique (l'*épistémè*) reste tributaire de cette opinion. [...] Le discours qui prétend ici articuler une vérité sur le transsexualisme et procéder de la science n'est qu'une opinion parmi d'autres.

Le cœur du problème demeure foucauldien : l'inadapté social devient contre-nature ; il devient l'anormal, le malade, le mauvais, le fou.

Dans un texte récent au titre provocateur, *Guérir l'homosexualité masculine ?*, Le Corre (2018) démontre que l'hésitation ponctuelle de Freud entre une homosexualité analysable (donc guérissable) représentée par la figure de l'« inverti présumé » et une homosexualité rétive au traitement analytique

représentée par le « véritable homosexuel à l'activité sexuelle atrophiée », renvoie à la distinction établie par Ferenczi entre l'homoérotique de l'objet et l'homoérotique de sujet et correspond en réalité à la perception inégale entre l'homosexuel viril socialement « récupérable » et l'homosexuel féminin irrémédiablement en rupture avec les normes dominantes. Il écrit notamment :

Freud reconduit l'un des *topoi* les mieux partagés, situant ce premier groupe d'invertis selon une logique visant leur essentialisation. Même si Freud reste toujours en deçà des tenants de la théorie de la dégénérescence, notons que la figure caricaturale de la "tante" occupée à quelque travail d'aiguille n'est pas loin. S'agissant du second groupe d'invertis, les "invertis présumés" (hapax), à l'appellation si peu psychanalytique, là encore, le matériel accumulé permet d'identifier sans peine l'autre topos socialement attesté dont l'idéal de camaraderie virile est à saisir comme contrepoint à la figure de la "tante" précédemment isolée. Bref, les élaborations théoriques de Freud se déduisent d'un préjugé social importé dans la doctrine psychanalytique qui structure la longue note des *Trois essais* et reconduit le vieux partage des genres qui renvoie au rôle sexuel spécifique des partenaires (activité vs passivité), selon une lecture qui isole plutôt le but de la pulsion que son objet (Le Corre 2018, p. 85).

J'ajouterai pour ma part que les dénominations freudiennes d'« inverti présumé » et de « véritable homosexuel » annoncent la distinction, établie par Stoller (1968), entre « transsexuel primaire » et « transsexuel secondaire », fondée sur l'ancienneté du rejet de l'organe mâle et, implicitement, sur l'ampleur et la profondeur de ce rejet (Cf. Person & Ovesey, 1974). Il s'agit de nouveau d'une dichotomie phallocentriste socialement colorée entre le « vrai » et le « faux » trans, entre celui qui serait curable et celui qui serait incurable. Je rappelle à ce titre la distinction stollérienne entre le « noyau de l'identité de genre », sorte de vrai *self*, et le « rôle de genre », sorte de mascarade sociale. Cette nouvelle opposition suggère l'existence enfouie d'une vérité de genre qu'il faut percer à jour, ce qui renvoie aux épreuves infligées par les experts à Herculine Barbin pour dévoiler son « vrai sexe ». Cette quête de vérité survit encore aujourd'hui dans ce qu'Espineira (2011, p. 200) appelle « le bouclier thérapeutique » pour désigner le parcours officiel des transitions hormono-chirurgicales de genre, qui constitue selon elle « une entreprise d'orthopédie sociale qui s'ignore » puisqu'il « soigne des trans dociles et utiles à la société » qui réaffirment la binarité instituée de genre.

L'association évoquée à l'instant entre les transidentités et l'homosexualité est importante dans la mesure où l'identité trans fut systématiquement réduite par les psychanalystes à une homosexualité refoulée, séquelle probable d'un attachement insurmontable à l'approche freudienne du cas Schreber (Cf. Castel, 2003). Cette systématisation souvent privée d'appui clinique n'est pas fondamentalement différente de certaines représentations sociales des femmes et des hommes trans respectivement en hommes gay et femmes lesbiennes. Je ferai appel ici au philosophe foucauldien Davidson (1987) qui analyse les « impensés conceptuels ». Suivons ce qu'il écrit :

Avant le milieu du XIX^e siècle, les personnes d'un sexe anatomique déterminé ne pouvaient être considérées comme appartenant psychologiquement au sexe opposé, puisque, à l'époque, le sexe anatomique subsumait l'identité de genre d'une personne. [...] [Les] opérations de réattribution sexuelle n'étaient pas seulement technologiquement impossibles au cours des siècles précédents ; elles étaient aussi impossibles sur le plan conceptuel (p. 22).

Selon cette logique soucieuse d'historicisation du savoir, la psychanalyse à ses débuts n'aurait pu appréhender les transidentités qu'en référence aux catégories conceptuelles disponibles en son temps. Par conséquent, l'idée encore subsistante d'une homosexualité détournée serait cohérente avec la grammaire d'une époque qui assimilait le désir homoérotique à l'appartenance à l'autre genre normativement défini.

Il est impossible d'éviter la référence à Laplanche, l'un des rares psychanalystes français à défendre l'existence d'une diversité de genres corroborée par l'histoire des langues. La référence à la linguistique est intéressante en ce qu'elle montre que l'attribution des genres est différente dans chaque langue.

Dans cette perspective, l'assignation de genre serait arbitraire et dépendrait du contexte culturel et langagier. Laplanche soutient en outre que la pluralité potentielle de genres est réorganisée secondairement par la perception visuelle de la différence sexuée, structurée par le code rigide du tiers exclu, à savoir la présence/absence de l'organe génital mâle.

Laplanche défend précisément que la loi binaire de la castration (pilier de la psychanalyse classique remis en cause par certaines expressions transidentitaires) fait partie, à l'instar du complexe d'Œdipe, des entités mythosymboliques, à savoir des schémas de narration historiquement contingents et nullement universels, des néocodes culturels modernes, véritables métarécits qui servent à donner un cadre significatif aux réalités psychocorporelles.

À l'encontre de l'opinion très généralement admise, et aussi bien de celle de Freud qui voit dans la relation œdipienne le "noyau" même de l'inconscient, il nous faut situer de telles structures *non pas du côté du refoulé, mais du refoulant* ; non pas du côté du sexuel primaire, mais de ce qui vient le mettre en ordre, et finalement le déssexualiser, au nom des lois de l'alliance, de la procréation, etc. (Laplanche, 2003 b, p. 212).

Métapsychologie et angoisses primitives

Il serait illusoire de penser que la logique phallique binaire culturellement construite suffirait pour expliquer la transphobie généralisée qui contamine la discipline psychanalytique. Les réactions équivoques vis-à-vis des sujets trans doivent puiser leur source dans l'extrême complexité du genre et de la constitution identitaire que la métapsychologie peut nous aider à éclaircir, bien qu'elle soit elle-même prisonnière de cette complexité même qu'elle contribue à percer à jour.

La grande perspicacité de Freud était de montrer que « le Moi n'est pas maître dans sa demeure » et que la stabilité subjective est sans cesse compromise. Des lapsus, des rêves, des symptômes et d'autres manifestations de l'inconscient révèlent précisément cette incapacité de consolider une identité cohérente. Lacan (1954-1955) note que la subjectivité est la somme des identifications de l'individu avec tout ce que cela peut comporter de radicalement contingent. Le Moi, qu'il s' imagine cis, trans ou autrement, est constitué sans noyau dur de vérité ; il s'agit toujours d'un bricolage d'identifications qui donne l'illusion d'une identité solidement verrouillée. Si les mouvements activistes s'efforcent de montrer que les transidentités sont des expressions normales de la subjectivité et non des maladies, la psychanalyse insiste au contraire sur l'idée que toute construction identitaire est pathogène.

Green (cité par Perelberg, 2008, p. XVI) précise que l'identification étant un mode de pensée dans l'inconscient, elle est liée au fantasme de la scène primitive où l'on oscille entre masculinité et féminité et où les positions et représentations sont fluides. L'identité en revanche, qui se définit par les idées conscientes que l'on se fait de soi, est une illusion défensive d'unité qui s'oppose à la fluidité du masculin et du féminin. Dans cette perspective, on peut mieux saisir l'aphorisme de Harris (1991) : Le genre est une « fiction nécessaire » et une contradiction entre une identité consciente socialement inéluctable et une multiplicité chaotique d'identifications inconscientes. Vue sous cet angle, la distinction entre congruence et incongruence de genre devient caduque. Le genre serait intrinsèquement dysphorique et l'euphorie supposée chez les personnes cis constituerait une supercherie induite par la confusion entre consensus social et bien-être.

Pour ne pas nous cantonner au terrain de la psychopathologie franche, nous mentionnerons le champ de la chirurgie esthétique : combien d'individus recourent à une assistance médicale pour mieux aligner leur corps sur leur genre ? Les sujets trans sont-ils/elles seul/e/s à désirer confirmer par le bistouri la masculinité ou la féminité qu'il/elle/s ressentent ? Les psychanalystes qui appréhendent cette demande comme une « folie transsexuelle » semblent oublier que la folie présumée plonge ses racines dans la difficulté partagée par tous les humains d'habiter et s'approprier psychiquement leur soma.

Winnicott (1970) souligne à cet égard que chacun de nous est contraint de négocier un défi fondamental auquel nous trouvons tous/toutes des solutions de compromis, à savoir « comment transformer le corps que nous avons en celui que nous sommes » (“how to transform the body one has to the body one is”), comment se regarder et se reconnaître dans le miroir, comment transformer son corps organique en corps érogène. L’expérience clinique de Linhares (2004, 2005) dans des services de chirurgie plastique et réparatrice lui a permis d’identifier des problématiques spéculaires analogues chez des patients trans et des patients cis, ce qui désexceptionnalise les chirurgies de transition qui font frémir beaucoup de psychanalystes prompts à déplorer le passage à l’acte dé-symboligène et le désastre représentationnel. Si l’incertitude universelle du genre est projetée commodément sur les sujets qui dérogent aux normes, ne peut-on pas convoquer un mécanisme analogue pour comprendre les exégèses foisonnantes sur le trauma présumé des constructions transidentitaires ? Un détour par la métapsychologie est encore de mise pour relever les pièges de la métapsychologie elle-même. Lacan (1938) fait coïncider naissance du Moi et complexe d’intrusion, mettant ainsi en relief la dimension fondamentalement extéroceptive et traumatique du Moi qui naît dans l’Autre. Patricia Gherovici écrit dans une veine lacanienne en se focalisant précisément sur le genre :

Dans l’inconscient, la proclamation « je suis un homme ou je suis une femme » illustre l’aliénation inhérente à la subjectivité qui découle du fait même du langage. Nous sommes divisé entre le choix du sens (c’est-à-dire le signifiant qui vient de l’Autre) et l’être du sujet. Cette position impossible est un conflit terrible où le choix du sens se fait au prix de la disparition sous les signifiants de l’Autre, alors que le choix de l’être risque de perdre le sens qui vient de cet Autre. (Gherovici, 2010, p. 197)

Le primat d’un autre aliénant est également au cœur de la conception du genre par Jean Laplanche. Selon lui, dès sa naissance, l’enfant est bombardé par ses proches de messages d’assignation de genre imprégnés de significations inconscientes. Ces messages massifs venant du dehors sont traumatiques dans la mesure où ils excèdent les moyens de compréhension dont dispose l’enfant et suscitent une identification forcée *par* l’autre. Si Laplanche introduit la notion du *socius* proche pour désigner les adultes socialement inscrits qui émettent les assignations de genre, c’est notamment aux psychanalystes d’outre-Atlantique que nous devons les développements sur le trauma du genre induit par les normes et les rapports de domination médiatisés par l’inconscient parental. Ainsi certaines psychanalystes américaines contemporaines inspirées des sciences sociales, telles Harris (1991), Goldner (2011) et Layton (2004), décrivent une pathogénie généralisée de genre consécutive à une situation paradoxale : d’une part, le sujet est censé forger une subjectivité unique en son genre à partir de messages pluriels et d’identifications singulières ; d’autre part, il doit se plier aux normes binaires et choisir d’être soit homme soit femme, ces signifiants étant par ailleurs chargés de connotations de supériorité et d’infériorité respectivement. Cette situation à double entrave (*double bind*) est donc à l’origine de refoulements, de clivages, de renoncements, d’isolations et de multiples autres défenses qui distordent le Moi. Le sujet est contraint de souscrire aux idéaux de genre par peur de perdre l’amour de ses proches, de faire le deuil de ce qu’il n’a pas le droit d’être ou d’avoir, d’accepter de se mettre dans une position subalterne et narcissiquement blessante s’il choisit la case « femme » et de jouer la mascarade de l’agressivité phallique s’il choisit la case « homme ». Le genre constitue à la fois un trauma et une solution à ce trauma.

Dans cette perspective, les transidentités mettent au clair une question brûlante qui nous taraude tous : comment choisir, comment créer son genre et au prix de quelle violence ? N’est-ce pas cette violence fondamentale qui se rejoue dans le cabinet psychanalytique ? Les interprétations normalisatrices ne viennent-elles pas conjurer les angoisses impensables ravivées par les récits traumatiques de genre ? La réduction des transidentités à des constructions chaotiques n’équivaut-elle pas à un désaveu de l’incohérence et du chaos intrinsèques à toute identité ? De manière analogue, on peut comprendre les

théorisations autour de la confusion entre le signifiant et l'organe chez les sujets trans comme la confusion propre à la psychanalyse qui littéralise à l'occasion l'identité de genre en éludant sa complexité interne. On pourrait parler en l'espèce d'une conception fétichiste fixée sur la concrétude des marqueurs externes et sur la perception des différences visibles ou mineures, telle la présence ou l'absence de pénis (Cf. Gozlan, 2008). La solution du fétiche serait au service du déni de l'angoisse de l'autre, cet autre désignant un objet archaïque engloutissant plutôt qu'un objet sexué secondairement représenté. L'approche psychanalytique de la chirurgie trans comme une répudiation de la différence refléterait à cet égard l'attachement à la différence avec l'objet concret et la difficulté de concevoir la différence comme altérité intérieure. Cette difficulté découlerait de la peur de la similarité avec un objet primaire terrifiant, de l'assimilation et de la confusion avec lui. Le genre constituerait *in fine* une défense contre les angoisses primitives de dévoration et d'incorporation par l'autre.

Par ailleurs, les thérapeutes hommes cis semblent faire preuve d'une plus grande rigidité de genre, ainsi que nos patient/e/s trans' le dénoncent fréquemment et ainsi que nous l'avons vécu nous-même depuis notre propre position genrée. Nous sommes désormais enclin à penser que cette attitude transférentielle, chaque fois surdéterminée par des facteurs idiosyncrasiques apparaissant dans un contexte singulier, constitue un sous-produit de la surveillance accrue des masculinités au sein de nos sociétés phallogocentriques et donc le résultat d'une vulnérabilité contreinvestie. Rappelons l'inégalité de traitement du masculin et du féminin dans le DSM, fondée sur une norme culturelle érigée en vérité scientifique : alors qu'il suffit pour le garçon d'enfiler des habits féminins pour être diagnostiqué dysphorique, la fille doit montrer une persévérance à se travestir en homme pour écopier du même diagnostic.²

Remarques conclusives

En guise de conclusion, nous insisterons sur la nécessité pour l'analyste de soumettre sa position à une interrogation constante afin de se prémunir contre les interférences transférentielles potentiellement transphobes. Les angoisses liées au trauma du genre sont inéluctables ; ce qui importe, c'est de nommer ces angoisses impensables et de les rendre pensables. Fedida (1992) nous rappelle que le contre-transfert est avant tout une question économique : autrement dit, s'il existe une accumulation de tensions et d'excitations non liées, on peut craindre une décharge sur le patient. Lorsque Suchet (2011) se demande dans le cadre de la cure d'un garçon trans si la transition de son patient ébranlera sa propre stabilité de genre, elle lie par la pensée et les mots une angoisse habituellement innommée dans la littérature psychanalytique.

Il s'impose également d'analyser le choix inconsciemment surdéterminé de travailler avec telle ou telle population de patients. Lorsque Chiland (2011) se vante d'avoir reçu trois cents personnes transgenres en consultation, alors qu'elle répète par ailleurs qu'elle s'est retrouvée complètement par hasard dans le champ des transidentités, on peut aisément déceler l'aspect défensif de ses déclarations, impossible à dissocier de son ambivalence vis-à-vis de ses patients.

On n'insistera jamais assez sur l'importance de la tiercéité lorsque la relation transférentielle se complique. L'espace de la supervision et/ou de l'intervision s'avère crucial surtout lorsque l'on a affaire à des structures réfractaires à la triangulation spontanée. Compte tenu des réserves importantes en France s'agissant de s'étendre sur son contretransfert, y compris dans l'espace de supervision, réserves souvent crispées par une surfocalisation sur la conflictualité des patients et une surenchère sur la neutralité de l'analyste, travailler en analyse ses embarras contre-transférentiels nous paraît essentiel. Bien des modèles anglo-saxons de formation psychanalytique sont d'ailleurs fondés sur l'investissement concomitant d'un espace d'analyse personnelle et d'un espace séparé de supervision.

La recherche clinique constitue un autre moyen permettant d'aiguiser sa réflexivité critique et d'élaborer ses mouvements contre-transférentiels complexes. Comme l'écrit Winnicott (1947, p. 69), « la recherche psychanalytique est peut-être toujours, dans une certaine mesure, une tentative de la part d'un analyste de porter le travail de sa propre analyse plus loin que le point auquel son propre analyste pourrait l'amener ». L'écriture clinique peut constituer un moyen précieux d'autorégulation de l'excitation et d'auto-supervision, bien que le choix des patients sur lesquels on écrit puisse à l'occasion dissimuler une agressivité non liquidée au transfert.

Il est important par ailleurs de suivre l'exemple de Freud qui conseillait d'éviter de rester confiné dans l'espace insulaire du cabinet psychanalytique et d'aller glaner des informations un peu partout. Sortir de la clôture arrogante du savoir disciplinaire, c'est accepter de se laisser déstabiliser par l'émergence de l'inattendu, ce qui est conforme à la démarche scientifique et à l'exploration de l'inconscient dans la cure. Enfin, exposer son travail et le soumettre à la multi-transférentialité des conférences et des journaux à comité de lecture permet de repenser sa posture clinique, théorique et éthique.

Bibliographie :

- Alessandrin, A. & Espineira, K. (2016). *Sociologie de la transphobie*. Bordeaux : MSHA.
- Aulagnier, P. (1984). *L'Apprenti-Historien et le Maître-Sorcier : Du discours identifiant au discours délirant*. Paris : PUF.
- Ayouch, T. (2015). Psychanalyse et transidentités : hétérotopies. *L'Évolution psychiatrique*, 80, 2, 303-316.
- Ballier, C. (1999). *Psychanalyse des comportements sexuels violents* [Psychoanalysis of Violent Sexual Behaviour]. Paris: PUF.
- Butler, J. (2006). *Défaire le genre*. Paris : Éditions Amsterdam.
- Castel, P. (2003). *La Métamorphose impensable*. Paris : Gallimard.
- Chasseguet-Smirgel, J. (1976). Some thoughts on the ego ideal. *Psychoanalytic Quarterly*, 45, 1, 345-373. <https://doi.org/10.1080/21674086.1976.11926765>
- Chiland, C. (2011). *Changer de sexe : Illusion ou réalité*. Paris : Odile Jacob.
- Czermak, M. & Frignet, H. (Eds.) (1996). *Sur l'identité sexuelle*. Paris : Association freudienne internationale.
- Davidson, A. I. (1987). Sex and the emergence of sexuality. *Critical Inquiry*, 14, 1, 16-48. DOI:10.1086/448426
- Espineira, K. (2011). Le bouclier thérapeutique. *Le Sujet dans la cité*, 1, 2, 189-201.
- Faure-Opppenheimer, A. (1980). *Le Choix du sexe*. Paris : PUF.
- Fedida, P. (1992). *Crise et Contretransfert*. Paris : PUF.
- Foucault, M. (2001). Le vrai sexe (1980). In Defert, D., Ewald, F. & Lagrange, J. (Eds). *Dits et Écrits*, 2 (617-625). Paris : Gallimard.
- Freud, S. (1915). Remarques sur l'amour du transfert. *La Technique psychanalytique* (129-141). Paris : PUF.
- Gherovici, P. (2010). *Please select your gender*. New York: Routledge.
- Goldner, V. (1991). Toward a critical theory of gender. *Psychoanalytic Dialogues*, 1, 3, 249-272.
- Goldner, G. (2011). Trans: gender in free fall. *Psychoanalytic Dialogues*, 21, 2, 159-171.
- Gozlan, O. (2008). The accident of gender. *The Psychoanalytic Review*, 95, 4, 541-570.
- Hansbury, G. (2017). Unthinkable anxieties. *Transgender Studies Quarterly*, 4, 3-4, 384-404.
- Harris, A. (1991). Gender as contradiction. *Psychoanalytic Dialogues*, 1, 2, 197-224.
- Harris, A. (2009). *Gender as Soft Assembly*. New York: Routledge.
- Horney, K. (1926). The flight from womanhood. *The International Journal of psychoanalysis*, 7, 324-339.
- Lacan, J. (2001). Les complexes familiaux dans la formation de l'inconscient (1938). *Autres Écrits* (23-84). Paris : Seuil.
- Lacan, J. (1978). *Le Moi dans la théorie de Freud* (1954-1955). Paris : Seuil.
- Lanteri-Laura, G. (1979). *Lecture des perversions : Histoire de leur appropriation médicale*. Paris : Masson.
- Laplanche, J. (2007). Le genre, le sexe, le sexual (2003 a). *Sexual : La Sexualité élargie au sens freudien* (153-194). Paris : PUF.
- Laplanche, J. (2007). Trois acceptions du mot « inconscient » (2003 b). *Sexual : La Sexualité élargie au sens freudien* (195-214). Paris : PUF.
- Laqueur, T. (1990). *Making Sex: Body and Gender from the Greeks to Freud*. Cambridge: Harvard University Press.
- Layton, L. (2004). A fork in the royal road. *Psychoanalysis, Culture and Society*, 9, 1, 33-51.
- Le Corre, L. (2018). Guérir l'homosexualité masculine ? *Figures de la psychanalyse*, 36, 2, 79-91.
- Linhares, A. (2004). Quand le sexe fait visage : l'identité sexuelle au regard de la « clinique du dévisagement ». *Champ psychosomatique*, 34, 2, 67-87.

- Linhares, A. (2005). Le sexe et l'informe. *Recherches en psychanalyse*, 3, 1, 43-52.
- Millot, C. (1983). *Horsexe*. Paris : Seuil.
- Neyraut, M. (1974). *Le Transfert*. Paris : PUF.
- Perelberg, J. (2008). *Time, Space and Phantasy*. New York: Routledge.
- Person, E. & Ovesey, L. (1974). The Transsexual Syndrome in Males. I. Primary Transsexualism. *American Journal of Psychotherapy*, 28, 1, 4-20.
- Rubin, G. (1975). The traffic in women. In Reiter R. (Ed.). *Toward an Anthropology of women* (157-210). New York: Monthly Review Press.
- Sedwick, E. K. (1990). *Epistemology of the Closet*. Oakland: University of California Press.
- Stoller, R. (1968). *Sex and Gender*. New York: Science House.
- Suchet, M. (2011). Crossing over. *Psychoanalytic Dialogues*, 21, 2, 172-191.
- Winnicott, D. W. (1949). Hate in the countertransference. *The International Journal of Psychoanalysis*, 30, 69-74.
- Winnicott, D. W. (2010). On the basis for self in body (1970). In Winnicott, C., Sheperd, R. & Davis, M. (Eds). *Psychoanalytic Explorations* (261-168). London: Karnac.

Notes :

¹Publications récentes : Evzonas, N. (2020). Gender, violence, and trauma: A case of transmasculine subjectification and resistance in the French biopolitical context. *The Psychoanalytic Review*, vol. 107, n° 4, p. 305-335 ; Evzonas, N. (2020). Queering and decolonizing psychoanalysis. *Psychoanalytic Inquiry*, vol. 40, n° 8 (sous presse) ; Evzonas, N. (2020). Relire Jean Laplanche: pour une métapsychologie de genre queer. *Analysis*, vol. 4, n° 3 (sous presse).

²Parmi les nombreuses exégèses des passages du DSM sur la dysphorie de genre, on renverra à l'élégante analyse de Judith Butler (2006, p. 95-124).